1

Elaine Arsenault

Les gardiennes des mystères

Le destin d'Ophélia

SIRIUS junior

ELAINE ARSENAULT

Les gardiennes des mystères

Le destin d'Ophélia

Roman

SIRIUS junior

De toute évidence, Ophélia n'était pas une fille comme les autres. Elle ne laissait personne indifférent, et les rumeurs les plus diverses circulaient à son sujet. Certains prétendaient que c'était une magicienne. D'autres la trouvaient simplement un peu spéciale. Il faut dire qu'Ophélia pouvait prédire l'avenir et qu'elle vendait d'étranges potions qui avaient, paraît-il, des vertus fabuleuses. Mais, malgré le mystère qui l'entourait, une chose était sûre : elle semait la joie dans chaque village où elle passait. Dès qu'ils voyaient arriver sa roulotte bleue, les enfants couraient à sa rencontre et saluaient son beau cheval en criant joyeusement : « Zingaro ! Bonjour, Zingaro ! »

Ophélia devait être âgée d'une vingtaine d'années. Grande et mince, elle portait à son cou plusieurs rangées de pierres semi-précieuses et d'amulettes patinées par le temps.

Ses longues boucles brunes tombaient en cascade jusqu'à sa taille, entrelacées de rubans de velours verts et rouges. Dans les plis profonds de ses jupes superposées, elle cachait de petits sacs en cuir remplis d'herbes de toutes sortes. Et, au fond de ses poches, des fioles de verre tintaient gaiement au rythme de ses pas. Très souvent, elle couvrait ses épaules d'un châle de laine aux motifs somptueux. Ophélia affectionnait tout particulièrement ce vêtement qu'elle avait reçu autrefois en cadeau.

Zingaro était un cheval robuste et majestueux. Sa robe rouan luisait comme du satin et sa crinière flottait fièrement sur son encolure. Ophélia se sentait comblée d'avoir un si beau compagnon à ses côtés. Avec ses yeux couleur chocolat, Zingaro avait un regard noble, presque humain. Jamais on n'avait vu un cheval aussi intelligent. Ophélia lui parlait tout le temps, et Zingaro semblait comprendre tout

ce qu'elle lui racontait. Ces deux-là étaient vraiment inséparables.

D'où venaient Ophélia et Zingaro ? Personne ne le savait. Les deux compagnons étaient libres comme l'air. Sous la pluie ou par les jours de grand soleil, ils traversaient les forêts, parcouraient les collines et les campagnes.

Ophélia avait des dons extraordinaires. Elle pouvait dire la bonne aventure en observant les feuilles de thé. Elle savait lire l'avenir aussi bien dans les lignes de la main que dans les cartes de tarot. Mais, surtout, elle fascinait les adultes comme les enfants lorsqu'elle interprétait les mystérieux reflets de sa précieuse boule de cristal. Les soirs de pleine lune, la jeune femme concoctait des potions. Certains villageois prétendaient l'avoir déjà aperçue devant son feu de camp, en train de brasser d'étranges liquides dans son chaudron et d'en remplir de

minuscules flacons de verre. D'autres juraient l'avoir vue cueillir des plantes dans le marais, à la brunante, à l'heure où le brouillard s'épaissit.

C'était une Gardienne des mystères.
Voici le récit de son destin.

Préambule

Le premier souvenir

– Au compte de trois, tu vas sombrer dans un profond sommeil, dit l'inconnu aux yeux perçants en appuyant la main sur ma tête.

Je fixai des yeux le médaillon suspendu au cou de l'homme qui scintillait en tournoyant lentement. L'une de ses faces présentait la silhouette d'une femme ; l'autre deux serpents entrelacés.

– Un ! Deux ! Trois !

Mes paupières se fermèrent hermétiquement et ma tête tomba, lourde comme une pierre. Je sombrai dans le sommeil, tout en restant consciente de ce qui m'entourait.

– Lorsque je claquerai des doigts, tu oublieras à jamais cet endroit, dit l'homme en se levant. Ta famille et ton passé s'effaceront de ta mémoire. Tu m'as compris ?

– Oui, répondis-je.

– Dis-moi ce que tu feras quand je claquerai des doigts.

– J'oublierai cet endroit à tout jamais. J'oublierai mon passé.

– Tu m'appartiens désormais ! fit-il. À qui appartiens-tu ? demanda-t-il.

– Je vous appartiens.

– Quand tu ouvriras les yeux, tu verras le visage de ton père. Tu n'auras pas peur, ordonna-t-il.

Il claqua des doigts. J'ouvris les yeux.

– Qui suis-je ? interrogea-t-il.

– Père !

Je lui tendis les bras. Au lieu de m'enlacer, l'homme sortit de sa ceinture un poignard dont il appuya la lame contre ma joue.

– Voilà ce que j'appelle une gentille fille, dit-il en faisant glisser délicatement la lame sur mon visage jusqu'à mon cou, contre lequel il maintint l'arme un instant avant de la remettre dans son fourreau. Tu ne me résisteras d'aucune façon. Je suis Nostromous, ton père, ajouta-t-il.

J'entendis faiblement au loin des voix qui ne m'étaient plus familières désormais. Sans aucune résistance, je suivis celui qui venait de m'enlever à ma famille à tout jamais.

1

Captive

– Avance, gueulait Nostromous tandis qu'il me forçait à le suivre à quatre pattes dans un tunnel en train de s'ébouler.

Il avait attaché une corde autour de ma taille et me tirait derrière lui. J'avais du mal à le suivre dans le boyau sinueux. Chaque fois que je ralentissais, il tirait sur la corde et j'accélérais le rythme. Je progressai à quatre pattes pendant ce qui parut une éternité. Nostromous ne s'arrêta qu'une fois pour boire à une outre. Lorsqu'il fut désaltéré, il me la tendit. Mes mains tremblotaient. Nostromous éclata de rire quand je portai à mes lèvres l'outre vide.

– Viens ! dit-il en tirant sur la corde.

En émergeant du souterrain, j'avais les mains et les genoux ensanglantés. Voûtée, courbaturée pour

avoir rampé si longuement, j'eus du mal à me redresser en débouchant dans une vaste caverne. Treize torches flambaient sur des supports de fer. Des arcades taillées dans le roc conduisaient à de plus petites cavités. Nostromous détacha nerveusement la corde qui nous reliait, puis montra du doigt un tas de guenilles sur le plancher.

– Ôte-toi de mes jambes. Assieds-toi là et ne bouge pas avant que je te le dise.

Je lui obéis tout en observant les alentours. Dans la salle trônait un simple autel dont la table était ornée d'un disque incrusté d'os sur lequel reposait une coupe dorée. Il y avait une cloche à droite de la coupe et, à gauche, une épée. Une lampe à flamme bleu pâle pendait au plafond.

Près de l'autel se dressait un lutrin sur lequel était posé un gros livre noir. Sur les parois de la caverne s'étalaient des rangées de fioles et de bocaux de verre remplis de matières en suspension, certaines noires et poilues, d'autres semblables à des morceaux de peau laiteuse. Des tonneaux s'empilaient ici et là,

mais aussi des caisses en bois. Les draps grisâtres d'un lit, près de la cheminée, tombaient négligemment sur le plancher. Une table était couverte de plats à moitié consommés, de nourriture en décomposition.

Nostromous s'affairait autour du foyer où mijotaient d'étranges potions dans des marmites de cuivre. Le fumet qui s'en dégageait me faisait lever le cœur.

– Lève-toi ! beugla-t-il d'une voix tendue. Garde en tout temps le feu allumé. Même si cela doit t'obliger à ne pas dormir la nuit. Tu m'as compris ? La pile de bois est là-bas, ajouta-t-il en montrant du doigt un enfoncement.

J'allai chercher du bois et j'alimentai le feu, contemplant, fascinée, les flammes qui léchaient une bûche.

– Hors de mon chemin ! dit-il en me poussant vers un tas de paille à quelques mètres du foyer. Tu dormiras là.

Nostromous éclata d'un rire hystérique et se dirigea en titubant vers le tonneau proche de son lit dont il souleva le couvercle.

– Mes petits chéris, susurra-t-il. Qu'est-ce que je deviendrais sans vous ?

Il plongea son bras dans le tonneau en serrant les mâchoires et exhiba un serpent. La vipère s'enroula autour de son poignet et le mordit prestement. Le visage de Nostromous se détendit. Ses yeux se fermèrent. Il remit lentement le serpent dans le tonneau et rampa difficilement jusqu'à son lit.

– Viens ici, grommela Nostromous en entrouvrant les yeux.

Je m'approchai et m'agenouillai près du lit. Il tendit la main vers mon visage et me lança un regard indéfinissable.

– Qui suis-je ? demanda-t-il.

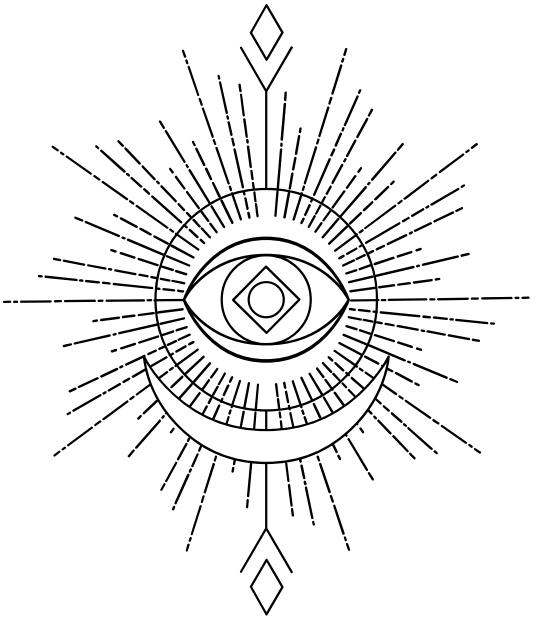
– Vous êtes mon père.

La main de Nostromous retomba. Il s'était endormi. Je me roulai en boule et surveillai étroitement le feu pour m'assurer qu'il ne s'éteigne pas.

Les cris aigus d'un million de chauves-souris volant au-dessus de ma tête me tirèrent en sursaut du sommeil.

C'était le matin. Les créatures nocturnes rentraient dans leur repaire. J'apprendrai bientôt que leurs allers-retours étaient le seul moyen de marquer la durée d'une journée. Le jour, les bestioles dormaient suspendues la tête en bas ; à la tombée de la nuit, elles déferlaient une nouvelle fois, tel un fleuve noir, dans les ténèbres.

Quand les derniers cris perçants se furent tus, je soulevai ma mince couverture pour risquer un coup d'œil. Nostromous se tenait à l'autel sur lequel sept cierges brûlaient en projetant sur son visage une lueur inquiétante. Au-dessus de l'autel, la flamme bleue vacillait. Le sorcier portait une robe écarlate, incrustée de pierres précieuses, où était brodé un symbole mystique représentant un œil au-dessus d'un croissant de lune.



Une couronne assortie reposait sur le coin gauche extérieur de l'autel, près du lutrin. Contrairement à la veille, Nostromous avait la main sûre. Il réduisait un ingrédient en poudre. En frottant contre les parois du mortier, le pilon produisait un bruit sourd. Lorsqu'il eut terminé, il versa le contenu dans un gobelet d'or. Il savait que je l'observais.

– Approche ! me commanda-t-il.

Je me levai en toute hâte et me précipitai à ses côtés. Il abaissa la lampe suspendue au-dessus de l'autel, et me la tendit.

– Tiens-la, droit devant toi.

Il posa les mains sur mes épaules, me retourna dos à lui et me guida jusqu'au livre ouvert sur le lutrin.

– Comme ça ! ronchonna-t-il en plaçant mes bras dans la position requise.

La lampe de cuivre était percée de trous qui dessinaient d'étranges motifs. Lorsqu'on la tenait à parfaite distance, les ombres créées complétaient les symboles du livre de magie.

Quand Nostromous fut satisfait, il se dirigea vers les tablettes, puis revint avec une cage qu'il plaça près du mortier et du pilon. Une souris gris pâle y courait comme une forcenée : elle pressentait qu'un sort terrible l'attendait. Nostromous posa solennellement la couronne sur sa tête, fit sept fois le tour de l'autel. Il prit le mortier, éleva le récipient au-dessus de sa tête.

– Par les pouvoirs qui changent la nuit en jour, déclama-t-il, transformez cette créature.

Il tenait dans la main gauche le poignard orné de pierres précieuses qu'il gardait toujours à sa ceinture et suivait de la pointe de l'arme les versets du livre. Un vent s'éleva mystérieusement dans la caverne. Les sept cierges vacillèrent furieusement.

Nostromous abaissa le récipient.

– Anciens, je vous demande de métamorphoser cette créature, psalmodia-t-il.

Nostromous s'inclina avant de poser l'objet sur le disque d'os, au centre de l'autel. De sa main droite, il porta le gobelet d'or à ses lèvres, s'emplit la bouche d'une substance mousseuse. Il recracha d'un jet le contenu de la coupe sur la souris morte de peur qui fut sur-le-champ paralysée. Le sorcier se préparait à prononcer une autre incantation quand mes bras se mirent à trembler et mes genoux, à fléchir. L'ombre portée sur le livre se déplaça et les formules magiques ne furent plus qu'un tas de gribouillis.

– Va au diable ! fulmina Nostromous. Tu as tout gâché ! dit-il en lançant la souris contre le mur.

Il m'arracha la lampe et hurla :

– Hors de ma vue, maladroite !

Je me dérobai aux imprécations et aux coups de mon geôlier. J'entendis un faible couinement. La souris était à mes pieds. Je la pris dans ma main, sentis le petit cœur palpiter sous mon pouce. La tête de la souris s'était muée en quelque chose de semblable à une tête de lézard. Au moment où j'allais envelopper le petit animal dans un morceau de tissu, Nostromous m'empoigna par le bras. Je l'implorai :

– Est-ce que je peux la garder, père ?

Il m'arracha la souris mutante des mains et jeta son corps dans le feu.

2

Le grimoire

Jour après jour, le sorcier me faisait tenir quelques pas derrière lui à attendre qu'il me commandât d'aller chercher ceci, de moudre cela, de remuer quelque mélange. Mon unique rôle semblait être de l'assister dans la préparation de ses potions et envoûtements. Parfois, il m'ordonnait de lui lire les formules magiques dans le gros livre sur le lutrin.

Mais les expériences de métamorphose ne progressaient pas. La plupart des animaux mouraient. Certains étaient transformés en créatures inachevées : mélanges de mammifères et de reptiles.

Alors Nostromous piquait des crises de colère. Il m'injuriait, me malmenait, m'affamait.

Chaque jour, quand ses mains se mettaient à trembler, son visage à se contracter nerveusement, le

sorcier plongeait le bras dans le tonneau de serpents près de son lit. Le rituel était toujours le même : il m'appelait à ses côtés, me prenait dans ses bras, puis pleurnichait avant de perdre connaissance.

En ce lieu où seul le vol des chauves-souris permettait de mesurer le temps, les jours devinrent des semaines, les semaines des mois et même des années. Souvent Nostromous disparaissait, me laissant à moi-même pendant de longues périodes.

J'avais appris à craindre celui que je croyais être mon père. Même si la solitude et la faim étaient difficiles à supporter, je ressentais un étrange sentiment de libération quand le sorcier quittait la caverne. Comme si, en son absence, j'arrivais enfin à respirer normalement.

Le problème, c'est que je ne pouvais jamais savoir combien de temps durerait mon répit : une heure, un jour, quelques minutes ? Il pouvait revenir à tout moment.

Ce matin-là, avant de partir, Nostromous m'avait montré du doigt une rangée de pots vides sur l'autel.

– Il vaudrait mieux pour toi qu'ils soient remplis lorsque je reviendrai.

Il avait empoigné une torche, puis avait disparu dans la longue galerie qui menait au labyrinthe, seule issue de la caverne.

Je me dirigeai vers les pots. Récolter des limaces blanches était une tâche qui me levait le cœur. Si seulement il m'avait été permis d'en recueillir dans la crevasse du mur à l'aide d'un bâton… mais Nostromous le défendait. La récolte à main nue était la meilleure technique. Frémissant de dégoût, je détournai les yeux du mur avant d'enfoncer le bras jusqu'au coude dans le trou. Je n'avais cependant pas le choix. Il fallait ouvrir les yeux pour retirer les larves gélatineuses. Je secouai la main pour les détacher, les regardant tomber au fond du pot où elles se tortillaient, entassées les unes sur les autres.

Le pot n'était qu'à moitié plein quand j'eus recueilli tous les individus parvenus à maturité. Nostromous

serait furieux si, à son retour, je n'avais pas exécuté ses ordres. Je devais en dénicher d'autres, trouver une nouvelle colonie. Je parcourus la caverne d'un regard circulaire. Il devait bien exister un recoin que je n'avais encore jamais moissonné. Peut-être derrière la rangée de livres au-dessus du lit du sorcier ?

J'hésitais. Il n'en avait jamais rien dit, mais il pourrait se mettre en colère s'il découvrait que je m'approchais de ses affaires. Si je me dépêchais et prenais vraiment soin de tout remettre en place, il ne saurait sans doute jamais que j'avais fouiné dans ses effets personnels…

Je grimpai sur le lit, retirai trois livres de la tablette. Comme je l'avais imaginé, il y avait bien une fissure derrière. J'y insérai le bras. Le trou contenait autre chose que des larves. J'en sortis un paquet enveloppé dans de la toile cirée.

C'est alors que j'entendis un murmure dans la caverne :

On ne peut pas étouffer la nature.

Je regardai autour de moi. Il n'y avait personne. J'entendis de nouveau la voix. Je détachai la ficelle, laissai tomber la toile cirée sur le lit.

C'était un livre relié en cuir rouge.

Je l'ouvris. Sur la première page, je lus une inscription :

À Désirée,
de ton père qui t'aime.

La seule vue de ces mots remplit mon cœur de mélancolie. Je m'assis sur le bord du lit de Nostromous et me mis à pleurer, sans savoir pourquoi. Je tournais